

# EAU

28 septembre 2019

## LE DROIT DE L'EAU DE COULER : UNE OUVERTURE

---

Le monde est plus chaud que jamais et se réchauffe plus vite que jamais. Le monde est plus pollué que jamais et se pollue plus vite que jamais. Nous essayons de croître sans limite avec des ressources limitées. Nous essayons de polluer sans limite avec des puits limités. Nous avons ouvert les limites, nous allons vers l'extinction.

"Le septième continent est en nous, dans notre sang, dans notre cerveau. De l'intérieur d'un système brisé et injuste, nous essayons de changer ce même système. Et nous ne savons définitivement pas ce que nous faisons."

Les remarques d'ouverture commencent comme une confession : nous ne savons pas. Nous ne savons pas ce que nous faisons, mais nous acceptons le fait de ne pas savoir comme point de départ. Nous ne savons pas si l'humanité s'éteindra, mais nous sommes certains que les droits humains, les droits des animaux, les droits de la nature s'éteindront. L'ouverture dit que cette lutte est une lutte avec nous-mêmes – chercher l'ennemi à l'extérieur est facile, mais nous sommes cet ennemi.

Le premier rassemblement public du programme Sindirim est pour l'eau, pour le droit de l'eau de couler. Les pensées accumulées depuis trois ans dans les sessions fermées du programme Solunum sont maintenant portées dans la sphère publique – dans le cadre de la Biennale mais en débordant. En format marathon : des chercheurs, des activistes, des artistes, des musiciens prendront la scène consécutivement, chaque présentation durera environ vingt minutes, avec des changements de scène entre elles.

## LE CERCLE VICIEUX : L'ÉPREUVE D'ISTANBUL AVEC L'EAU

---

La première présentation raconte l'histoire de l'eau d'Istanbul – et cette histoire est un cercle vicieux. Le cycle naturel de l'eau est simple : évaporation des surfaces, nuage, précipitation, rencontre avec le sol. Mais où est le sol à Istanbul ? Partout c'est béton et asphalte. La pluie ne peut pas toucher le sol, ne peut pas y pénétrer ; le cycle est perturbé. Pourquoi partout du béton ? Parce qu'il y a la migration. Pourquoi y a-t-il la migration ? Parce que l'investissement est ici. Pourquoi l'investissement est-il ici ? Parce que c'est rentable. Tant que l'eau coule du robinet, les gens continueront à affluer.

Le chercheur énumère des chiffres et chaque chiffre est une blessure : une population dépassant 15 millions, une consommation quotidienne d'eau de 2,73 millions de mètres cubes – c'est un énorme monstre de l'eau. Perte du réseau : 23,5 % – un verre d'eau sur quatre quitte le barrage et se perd à travers des fissures et des ruptures dans le sol avant d'atteindre les maisons. Plus de 170 ruisseaux ont été emprisonnés dans des canaux en béton. Les précipitations annuelles sont supérieures à la moyenne turque – ce n'est pas une ville pauvre en eau mais une ville pauvre en gestion de l'eau. Le lac Terkos alimente Istanbul depuis les années 1880 mais fait maintenant face au risque d'intrusion saline. La solution proposée : apporter de l'eau de Büyük Melen, à 180 kilomètres – un projet pour étancher la soif d'une mégapole avec l'eau d'une autre géographie. La ville s'étend partout où il y a de l'eau. Elle draine l'eau là où elle atteint. Puis elle s'étend plus loin.

## SKAMANGANA S'EST TU : LA MÉMOIRE CULTURELLE DE LA MER NOIRE

---

La deuxième voix vient de la mer Noire et le récit commence avec un objet : le skamangana. Un dispositif vieux de quatre mille ans — fonctionnant en utilisant de petits affluents d'eau coulant des vallées, chassant les animaux sauvages des zones agricoles avec le son d'une cloche. Nos ancêtres n'avaient jamais pensé à tuer les animaux ; avec la combinaison de l'eau, du châtaignier et de l'ingéniosité, ils ont produit une solution.

Mais les skamanganalar se sont tus. Parce que les affluents d'eau qui les alimentaient n'existent plus. Il ne reste même pas les restes, même pas les traces des petits affluents qui descendaient des vallées vers les ruisseaux. L'eau circule dans le sol comme le sang circule dans le corps humain — quand vous coupez l'eau au-dessus, vous avez coupé la veine de toute vie coulant en dessous le long de la vallée. L'activiste raconte cette histoire en disant « ils sont venus » — quelques entreprises arrivant avec cupidité, hypocrisie et les mensonges de l'énergie. Ils ont dynamité les montagnes, rempli les rivages de rochers, mis des menottes aux ruisseaux. Les centrales hydroélectriques — HES — ont emprisonné l'eau des ruisseaux dans des tuyaux et l'ont laissée. Avec le mensonge de « on la restitue en dessous bientôt. » Les truites à points rouges ont commencé à disparaître ; à mesure que l'eau se tarit, la culture aussi se tarit. Le récit devient un conte de fées : Çinka, la fée de l'eau en laze.

Un jour, alors que la fille du Roi des Esprits sortait la tête et se coiffait, le vent a fait rouler sa tête ; une épine de ronce l'a rattrapée ; Çinka a béni l'épine en disant « que ta lignée ne s'épuise jamais. » Le conte de fées est interrompu : « Tout est à moitié. Le ruisseau est à moitié, le film est à moitié. » Comme les skamanganalar, le conte de fées ne peut plus couler avec l'eau.

"Si seulement Çinka avait béni toute la mer Noire. Pour que vos racines n'apparaissent jamais, pour que personne ne puisse venir."

## AMOUR TOXIQUE : DE L'INTÉRIEUR DU SEPTIÈME CONTINENT

La troisième voix est scientifique mais son langage est poétique — un biologiste marin qui enseigne ce sujet à l'université, allant toujours aux cours avec un petit récipient d'échantillon. Il raconte l'histoire des microplastiques : plus de 900 substances chimiques sont utilisées dans la production de plastique, 148 d'entre elles létales. Si nos tapis ne brûlent pas, si nos sacs tiennent bon, si nos bouteilles en PET fléchissent, c'est à cause de ces produits chimiques. « Nous avons une liaison amoureuse toxique avec le plastique, » dit-il. « Soit tu es à moi, soit à la terre noire — le plastique nous dit ça. » La Méditerranée est une soupe de microplastiques.

La Méditerranée orientale — précisément ces eaux — est l'une des régions les plus rouges sur la carte du monde. Dans le golfe d'Iskenderun, à Mersin, 31 kilogrammes de plastique s'échouent quotidiennement sur les rivages ; cent fois plus est enterré au fond de la mer. Dans un petit récipient d'échantillon de 200 millilitres : cinq milliards de particules de microplastiques. Cinq milliards — comptés et vérifiés par rapport. Le plancton mange, les poissons mangent, les phoques mangent, les oiseaux mangent, nous mangeons. Même l'eau des machines à laver est pleine de fibres plastiques.

"Nous rembobinons la cassette au début. Nous avons jeté le plastique. Le plastique est revenu à nous. Traité, changé, transformé. Dans le sel, dans les moules, dans les huîtres, dans le poisson, dans tout."

## ENTRE DEUX MERS : MATIÈRE, FRONTIÈRE, MARCHÉ

La quatrième voix appartient à un ingénieur-artiste — lisant Istanbul à travers les flux de matériaux avec le regard analytique que donne la formation en ingénierie et la distance d'observateur que donne l'art visuel : carrières de pierre, déblais de construction, béton. Les carrières derrière le quartier de Gazi s'élargissent de plus en plus. D'anciens dépôts de lignite ont été remplis de déblais de terrassement, le troisième aéroport construit par-dessus — un sol « catastrophique » où tous les gravats de la ville se rassemblent. Bosphorus City : une résidence fermée construite sur l'ancienne décharge de Halkalı, alimentée par un canal artificiel puisant de l'eau sans permission du lac Küçük Çekmece. La forme la plus nue du grotesque. Mais l'ingénieur-artiste ne fait pas seulement un diagnostic, il

propose aussi une méthode : marcher. L'acte de marcher est l'un des mouvements les plus fondamentaux de l'histoire humaine – des marches de Gandhi au soulèvement de Paris en 1968, du collectif stalker à la voie lycienne. Il propose de convertir le tracé du Canal Istanbul en route de marche : que les gens expérimentent avec leurs propres corps tout ce qui adviendra, bien ou mal. Le débat sur les barrages frontières entre aussi dans ce cadre : les barrages du GAP, le mur États-Unis-Mexique, Israël-Palestine, la frontière Turquie-Syrie – l'eau est transformée en instrument de sécurité, en objet de militarisme.

"Un mur frontière est-il en train d'être construit à partir de l'eau en utilisant des barrages de sécurité ? La sécurité de qui ces barrages assurent-ils ? L'eau est-elle dépouillée de tous ses contextes vitaux et transformée en outil de militarisme ?"

## LE SON DE L'EAU : UNE CLÔTURE

---

Tout au long du marathon, deux performances prennent également la scène – un groupe réalise un rituel de l'eau, mettant en contact leurs corps et leurs voix avec l'eau ; un musicien convertit le contact des racines de plantes avec l'eau en signaux électriques, de là en son. Ceux-ci ne sont pas reflétés dans la transcription écrite mais constituent l'esprit du programme : l'eau n'est pas seulement un objet à analyser mais une présence à expérimenter, à entendre, à toucher. La juxtaposition de la recherche et de la performance est la méthode de birbuçuk : la connaissance ne vient pas seulement des données mais aussi du corps. À la clôture, une jeune voix s'élève, en anglais : « Maybe they will ask me about you, the people you knew back in 2018.

Maybe they will ask why you didn't do anything. » Le silence qui s'abat sur la salle est comme une réponse. La semaine prochaine il y a le rassemblement pétrole – l'économie pétrolière, la crise climatique, les protestations de musées. Le marathon public de Sindirim a commencé, et l'eau en tant que premier objet a posé à la fois la question la plus concrète et la plus politique : chaque ruisseau dont le droit de couler a été usurpé, chaque voie d'eau emprisonnée dans un canal en béton, chaque mer remplie de microplastiques, chaque barrage transformé en outil de militarisme – tous sont des visages différents du même système. Le droit de l'eau de couler est en fait le droit de la vie de couler.